

REMARQUES SUR LA PERSPECTIVE DE LUIS KANCYPER

RENÉ KAËS

Plusieurs questions ont retenu mon attention dans votre commentaire de l'ouvrage de L. Kancyper. Mon commentaire porte sur trois d'entre elles.

La première porte sur le traumatisme chez l'enfant de mêmes parents lors de la naissance d'un autre enfant de ces mêmes parents. Je suis d'accord avec la notion que la naissance d'un nouveau-né exige une quantité considérable de travail psychique. Ce travail psychique n'est pas seulement celui de l'enfant ou des enfants confrontés à une nouvelle naissance; il est aussi celui que les parents, et distinctement la mère et le père, mais aussi toute la fratrie ont à faire et qu'ils accomplissent selon des intensités, des modalités et des résultats de diverses sortes. J'ai l'habitude de penser que ces différents lieux de travail psychique (le sujet, leurs liens, l'ensemble qu'ils forment) sont dans des rapports de synergie, à moins qu'ils ne s'opposent les uns aux autres.

Selon ce point de vue, je me suis demandé s'il y avait lieu de penser systématiquement que la confrontation avec l'enfant de mêmes parents est traumatique *par nature*.

Votre commentaire présente le cas de deux sœurs jumelles Laura et Susan: il illustre bien la position de L. Kancyper lorsqu'il relate un aspect particulier du traumatisme: ici le poids du réel, c'est-à-dire la pathologie de la mère et les graves souffrances qu'elle a vécues et qu'elle inflige aux jumelles. Ses difficultés personnelles graves: la séparation violente et traumatique, est sans doute encore plus difficile à surmonter pour les jumelles.

Mais il me semble que le travail psychique requis par le complexe d'enfant de mêmes parents est aussi une fonction de la préparation ou de la non-préparation par les parents de la naissance à venir et du soin qu'ils

prendront de l'enfant ou des enfants déjà là. Il ne s'agit pas principalement d'une action pédagogique mais d'une disposition interne qui rend possible que l'enfant se représente qu'il a jadis occupé cette place et qu'il ne pourra pas en être déchu. Une telle disposition de parole sur la naissance convoque aussi nécessairement les fantasmes de scène primitive et le rôle du père de la mère dans le processus de la conception. Si dans cet échange l'enfant peut gagner de la connaissance en satisfaisant ses pulsions épistémophiliques, il saura aussi que l'enfant à naître ne sait pas encore ce qui lui ou elle sait. Il sera aussi rassuré sur la permanence de l'amour de ses parents à son égard, puisqu'il partage avec eux ce savoir.

Il serait naïf de penser que ces dispositions qui inscrivent la naissance dans la parole comme un événement prévisible et pensable, épargneront les angoisses et les mouvements de haine vis-à-vis du rival, mais la dimension traumatique ne sera pas immédiatement et inéluctablement mobilisée.

Je pense qu'il en va de même, c'est mon expérience, lorsque l'enfant ou la fratrie est confronté à un frère ou une sœur handicapées, gravement malade ou lorsqu'ils sont confrontés à la mort d'un pareil-semblable ou d'un « enfant de remplacement. Le cas de Dali, que vous citez, est assez exemplaire. Les précipités identificatoires sont tels qu'ils mobilisent des défenses contre les angoisses associées à l'image de soi, à l'exclusion, à l'atteinte narcissique. Mais là encore la disposition interne des parents est décisive. J'ai travaillé cette question et je me demande si nous prenons suffisamment en considération les interférences entre les espaces de réalité psychique qui se produisent dans la famille, dans le couple des parents et dans la fratrie.

Ma seconde question est liée à la première et se centre sur les interférences entre le complexe fraternel et le complexe œdipien chez les parents eux-mêmes et chez les enfants qu'ils ont mis au monde de la vie psychique. Je suppose que Kancyper propose la métaphore des vases communicants pour aborder cette relation. Elle me paraît féconde, mais jusqu'à un certain point. Elle donne l'idée d'un espace fluide qui ne rencontrent pas les obstacles des conflits propres à la structure du complexe. Je pense que le processus n'est pas celui d'un transvasement mécanique des contenus d'un espace psychique dans un autre, mais plutôt celui de la recherche d'un accordage qui demeurera imparfaitement réalisé, sauf dans les cas où la fusionnalité prédomine dans les rapports parents-enfants. Dans la symbiose qui soutient ce « transvasement », les enveloppes psychiques ne peuvent pas se constituer. N'est-ce pas là un point important pour comprendre que ce qui a été traumatique pour les parents, et qui n'a pas été élaboré par

eux, se transmet sans transformation aux enfants, et notamment lors de la naissance d'un autre enfant ?

La troisième question est plutôt une remarque : elle concerne les quatre fonctions que Kancyper définit pour qualifier le complexe d'enfant de mêmes parents. Je me limiterai à la première : la capacité de tolérer la concurrence et la rivalité. Vous écrivez que « d'une façon étonnante, Kancyper nous invite à considérer la rivalité en tant que quelque chose de nécessaire et de potentiellement positive ». Je partage ce point de vue, qui se fonde sur la différenciation entre rivalité et envie. L'envie est soutenue par une activité pulsionnelle destructrice, elle repose sur le déni de la différence. Au contraire, la rivalité ouvre l'accès à la différence distinctive, à la comparaison, aussi bien dans le complexe fraternel que dans le complexe œdipien elle est co-extensive à la reconnaissance des capacités de soi et de l'autre. Je suis aussi d'accord avec L. Kancyper pour prendre en considération l'économie et la dynamique narcissique, et notamment l'exposition aux blessures narcissiques lors de cette confrontation, et cette dimension varie selon qu'il s'agit de l'envie ou de la rivalité. Mais aussi selon ce qu'est l'investissement narcissique des parents sur les enfants.

René Kaës
32 Cour Liberté
Lyons, 69003, France
renekaes@orange.fr